

Un héritage en pagaille.

Comédie en 2 actes pour 4 femmes / 3 hommes

Texte original de ADAM Laetitia

Dans le manoir d'une vieille baronne, qui en a plus le titre que l'apparence, les liens de famille y sont impénétrables. Entre la fille disparue qui réapparaît, la meilleure amie vénale, le couple de domestiques, le cousin gay et le prof de sport déluré, qui va donc hériter de la fortune des De Galantois.

Ecrit en 2020

Pièce soumise à des droits d'auteurs (SACD)

Un Héritage en Pagaille

Bernadette De Galantois (Bernie pour les intimes) : Vieille Baronne râleuse, craint de finir sa vie toute seule et va donc promettre son héritage à tout son entourage pour ne pas qu'ils partent.

Alfred Pépin : Majordome qui subit sa patronne en pensant être son bénéficiaire. Il l'espionne par des trous dans les murs.

Eugénie De Galantois : La fille unique. Etant en conflit permanent avec sa mère, disparaît à la mort de son père sans donner de nouvelles. Revient pour annoncer la mort de son mari à sa mère et veut l'héritage.

Christine Dupale : La meilleure amie de la baronne, plus chic et plus aristo. Se comporte comme chez elle au manoir en pensant qu'il lui appartiendra à la mort de Bernadette.

Jacques-Henri Passifier : Cousin de la famille. Il est gay. Il a soutenu sa tante par sa présence depuis le départ d'Eugénie dans l'espoir de devenir son héritier.

Adélaïde Pépin : Femme d'Alfred. La cuisinière. Très discrète mais très intelligente. Fait semblant d'être malade pour jouer avec les sentiments de la baronne et récupérer l'héritage avec Alfred.

Pablo Del Fuego : Prof de sport de la baronne. Vient tous les jours pour la santé physique de celle-ci. Petit ami secret de Jacques-Henri mais drague la baronne pour l'héritage.

Un salon dans un manoir. Chic ancien. Un lustre pend au milieu de la scène. Des tableaux aux murs dont une grande Joconde fixée sur une porte pour le passage secret. Objets d'arts ou autres ornent la pièce. Un très grand tapis au sol (va servir à enrouler un corps) et table basse. Un plaid plié sur le canapé.

4 entrées (le hall d'entrée, les cuisines, la salle à manger, l'étage avec les chambres) + le passage secret.

Joconde en face du Hall et de l'étage ou centré au fond de la scène. Cuisine en face de la Salle à manger. Le Hall au fond de la scène.

Acte 1

Scène 1

Bernadette est assise dans un canapé avec une tasse de thé. Bien habillée mais pas trop chic.

Bernadette : Alfred ? Aallllfreeeeed ? Mais où est-il encore passé ce fainéant. Mon thé est froid.

On sonne à la porte.

Bernadette : (*rôle*) Rhoooo... (*hurlant*) Alfred !!!!! Il y a quelqu'un qui sonne à la porte !

Sonnette qui insiste.

Bernadette : Mais enfin, il faut tout faire soi-même ici. Vous pouvez bien me dire à quoi ça sert de se payer des domestiques, si c'est pour faire tout le sale boulot à leur place. (*Sort dans le couloir du hall*)

Alfred sort de derrière la Joconde. Habillé en majordome.

Alfred : Vite, à l'cuisine...

Bernadette revient avant qu'Alfred n'ait eu le temps d'arriver à la cuisine. Elle est accompagnée de Christine, habillée beaucoup plus chic que Bernadette

Bernadette : Ha Alfred. Mais où étiez-vous donc passé ? Christine avait oublié ses clés et elle a dû rester devant la porte à attendre qu'on vienne lui ouvrir.

Alfred : Veuillez m'en excuser M'dame. J'étais à l'étage près d'ma femme qui a d'si fortes douleurs ces derniers jours, qu'j'ai pas entendu la s'nnette.

Christine : Ce n'est pas si grave en fait Bernie. Cela n'a duré que 2min. Bonjour Alfred. J'espère que la santé de votre épouse va s'améliorer.

Alfred : B'jour M'dame Dupale. J'vous en r'mercie.

Bernadette : Oui, pardon de m'être énervée mon petit Alfred. J'espère également qu'Adélaïde va se remettre rapidement. Allez prendre soin d'elle, je m'occupe de faire le thé.

Alfred : M'dame l'Baronne est trop bonne avec nous.

Alfred sort vers les étages.

Christine : Pauvre Alfred. Cela doit être dur pour lui de voir sa femme si malade. Comment va-t-il s'en remettre ?

Bernadette : Hé ho ça va, elle ne va pas non plus partir les pieds devant d'ici peu.

Christine : Voyons Bernie ! La compassion tu connais ?

Bernadette : Compa quoi ? Compte pas sur moi oui. Il ne met plus du tout le cœur à la tâche, quel paresseux. Et il croit que je vais lui léguer le manoir sans qu'il ne s'en montre digne ? Il n'est pas très réfléchi.

Christine : Ah bon, hum, tu ne lui as toujours pas dit que le manoir et le reste de l'héritage seraient pour moi ? (*Se reprenant*) Enfin, s'il t'arrive quelque chose avant moi, bien sûr, ma Bernie chérie.

Bernadette : Pour qu'il bosse encore moins !!! Je lui dirai le moment venu et en attendant, je ne le contredis pas quand il en parle.

Christine : Cela s'appelle mentir...

Bernadette : Bon, si tu es venue aujourd'hui pour me donner des leçons de morale, je t'en prie, rentre chez toi et reviens quand tu seras d'humeur amusante. En plus, dans quelques instants, j'ai mon cours de gym avec Pablo.

Christine (*Excitée*) : Pablo va arriver ? Je peux rester s'il te plaît, s'il te plaît, s'il te plaît ? (*Avec un grand sourire*)

Bernadette (*reste silencieuse un moment*) : D'accord, tu peux rester, mais promets-moi d'être gentille et de juste regarder, pas touche à Pablo. Ha et tu te tais aussi. Tu sais bien comment cela se passe quand je suis avec lui. Je ne voudrais pas que tu m'accables des 7 péchés capitaux en 1 seule journée.

Christine : Promis juré ! Merci ma Bernie. Dis, je vais devoir aller fouiller ma chambre, heu la chambre d'amis, pour retrouver le trousseau de clés du manoir.

Bernadette : Tu peux dire ta chambre. Tu y dors la moitié de la semaine.

Christine : Oui, je suis désolée, mais je n'arrive toujours pas à rester plus d'une nuit toute seule dans mon appartement. Cela fait 5 ans que mon ex-mari m'a quittée et que j'y habite, mais je ne m'y sens toujours pas chez moi... C'est quand même bizarre pour les clés, elles ne quittent jamais la petite poche de mon sac.

On sonne à la porte

Bernadette : Ha voilà Pablo. Alfred ???

Christine (*Toujours excitée*) : Non, laisse Alfred veiller sa femme, je vais aller ouvrir.

Bernadette (*la menaçant du doigt*) : Qu'est-ce-que je t'ai dit ? Pas TOUCHE !!!

Christine (*lève les mains en l'air et reculant*) : Ok Ma Bernie, on ne s'énerve par. Rappelle-toi, j'ai promis.

Elle passe devant Christine et sort pour aller ouvrir à Pablo.

Scène 2

Entrée d'Alfred, la mine toute triste.

Alfred : Oui m'dame la Baronne ? Ha pardon M'dame Dupale, j'croisais avoir entendu M'dame De Galantois m'appeler.

Christine : Non, ce n'est rien Alfred, Pablo vient d'arriver pour le cours de gym. Bernadette est partie lui ouvrir. Je suis désolée qu'elle vous ait dérangé pendant que vous soigniez votre femme.

Alfred : N'soyez pas désolée M'dame Dupale. C'est y mon travail. Continuer à servir M'dame la Baronne me permet d' penser à aut'chose et d'pas sombrer.

Christine : Mon bon et pauvre Alfred... Ne vous fatiguez quand même pas trop pour Bernadette, vous seriez déçu.

Alfred : Pourquoi dites-vous ça ?

Christine (*vers public et près de la Joconde*) : Parce que vous ne toucherez pas un sou de l'héritage.

Alfred : Pardon M'dame, j'ai pas tout compris de c'que vous venez d'dire.

Christine : Je disais.... Je disais... trêve de bavardage, vous n'avez pas du travail ?

Alfred : Heuu si... Mais M'dame la Baronne m'a appelé. Alors je vais attendre qu'elle r'vienne !

Christine (*vers le public*) : Brave toutou !

Alfred : J'ai nouveau pas tout compris de c'que vous v'nez d'dire.

Christine : Rien d'important ! Bon, Bernie en prend bien du temps, je vais aller voir ce qu'il se passe.

Christine sort et entre Adélaïde venant de derrière la Joconde. Elle est habillée en cuisinière.

Adélaïde : Quelle sale menteuse celle-là... Je l'ai très bien entendu moi... (*imitant Christine*) Parce que vous ne toucherez pas un sou de l'héritage. Oui oui, je l'ai parfaitement entendu, j'étais là, juste derrière la Joconde. Elle me donne des envies de meurtre cette bonne femme.

Alfred : T'crois qu'elle a raison ? Imagine qu'la baronne m'est pas désigné comme héritier comme elle l'a promis d'puis qu't'es malade. Cela voudrait dire qu'on joue toute ce'te comédie et que je fais l'gentil petit larkin à M'dame pour rien !

Adélaïde : Pas si vite, nous n'en sommes pas certains pour le moment. Il faut continuer à enquêter encore un peu. Il faudrait faire de nouveaux trous derrière les cadres, pour écouter aussi la baronne dans sa chambre et à la salle à manger.

Alfred : Dans sa chambre ? Haaaa, j'te la laisse cette cache-là. On va pas y apprendre grand-chose. A part écouter la vieille ronfler et faire ses exercices de déglutences et de flatulations, on y apprendra rien d'nouveau. Non merci j'passe mon tour !

Adélaïde : Elle a un téléphone dans sa chambre et c'est de cette pièce qu'elle passe tous ses appels importants. Elle doit bien en discuter avec son notaire et son banquier de son "héritier".

Alfred : Bon, si c'est y pour la bonne cause... mais chacun son tour alors hein. Et si c'est y avec son Pablo qu'elle est au téléphone, j'décampe. Entendre ses minauseries m'donne mal la tête et j'risquerais d'en faire des cauchemars.

Adélaïde : D'accord, mais alors terminer pour moi le passage secret. J'étouffe là-dedans. J'ai toujours peur de rester coincée ou de me faire surprendre par la vieille.

Alfred : Impossible ! D'puis que je travaille ici, j'l'ai pas surprise une seule fois à regarder après c'te tableau. Personne connaît ce couloir qui part d'ici et rejoint not'chambre. Tout l'monde croit qu'les bruits dans l'murs, c'est y des rats ou des souris.

Adélaïde (pour elle) : Ils n'ont pas idée à quel point la vermine y est grosse.

Alfred (tout fier) : Au fur et à mesure des semaines, j'me suis même installé un p'tit nid douillet dans l'petit renforcement.

Adélaïde : Oui j'ai remarqué. J'y ai retrouvé les coussins de la chambre d'amis que je cherchais depuis quelques jours. Heureusement qu'on n'accueille jamais personne.

Alfred (gêné) : Ah oui t'as vu... j'croyais qu't'aimais pas te cacher d'dans. T'as rien trouvé d'autre hein ?

Adélaïde : Non pourquoi ? (*Curieuse*) Qu'est-ce que tu planques d'autre dans ton nouvel "appart" ?

Alfred (mine de rien) : Ho rien rien.

Adélaïde : Ouai... En tout cas, je sais maintenant pourquoi tu y passes autant de temps.

Alfred : Alors marché conclu ? Toi l'chambre, moi le passage secret ?

Adélaïde : J'ai comme l'impression que je me fais avoir.

Entrée de Bernadette, Adélaïde s'effondre dans le canapé.

Bernadette : Mais enfin Adélaïde attention ! Ça va ? Vous n'avez rien ? Mais que faisiez-vous donc debout ?

Adélaïde : Je suis désolée Madame, je me sentais un peu en forme alors, en réfléchissant, je me suis dit que je pouvais un peu travailler. Je venais donc m'informer de ce que Madame souhaitait manger au souper.

Bernadette : On ne vous demande pas de réfléchir mais de vous reposer jusqu'à votre guérison complète. Une..... heu.... Une... rappelez- moi ce que vous avez déjà.

Alfred : Elle a une double pneumonie à convulsions syncopantes réversibles non contagieuse.

Bernadette : Oui ça... Il faut du temps pour s'en remettre. D'ailleurs, je me demande encore comment vous avez fait pour attraper un truc pareil. Rien que le nom ne me donne pas envie d'en savoir plus.

Adélaïde : Alfredinounet ?

Alfred : Oui ma pupuce.

Adélaïde : Peux-tu me ramener au lit s'il te plait ? On ne va pas déranger Mme La Baronne, plus longtemps.

Bernadette : Oui remontez donc vous allonger... Non pas que vous me dérangez n'est-ce pas, mais... vous avez vraiment l'air fatiguée. Et Alfred, redescendez vite je vous prie. J'ai une nouvelle importante et pas des plus réjouissante à vous annoncer.

Le couple sort vers l'étage.

Scène 3

Entre une femme plus jeune, habits de son âge et moderne.

Eugénie : Alors maman, Alfred a préparé ma chambre ?

Bernadette : Premièrement ce n'est plus TA chambre et deuxièmement, Alfred n'est pas encore au courant de ton retour. Il est monté mettre Adélaïde au lit, elle est souffrante.

Eugénie : Ho pauvre Addy. Elle qui a toujours été si gentille avec moi. C'était bien la seule d'ailleurs.

Bernadette : Ho arrête, tu ne vas pas commencer avec tes idioties de petite fille ingrate et pourrie gâtée. Tu es revenue pourquoi déjà ? Ne dis rien, surement Samuel qui t'as mise à la porte.

Eugénie (*Ignorant la question*) : Qu'est-ce que Mme Dupale faisait là ? Et pourquoi parlait-elle d'aller faire un double des clés ?

Bernadette : Tu as perdu le droit de poser ce genre de question le jour où tu es partie.

Eugénie : Tu peux au moins me dire ce qu'a Adélaïde ? Rien de grave j'espère.

Bernadette : Heueu elle a une.. une... Une quelque chose... Et si c'est grave, on n'en sait rien. Une fois ça va mieux et l'instant d'après, elle s'effondre dans le canapé.

Eugénie : Dès que j'aurai été poser mes affaires, j'irai lui faire un petit coucou, elle m'a tellement manquée.

Bernadette : Et moi pas ? Tu ne m'as même pas demandé comment j'allais depuis toutes ces années.

Eugénie (*soupirant*) : Comment tu vas maman ?

Bernadette : Mal, je vais mal.

Eugénie (*attendant la suite qui ne vient pas*) : Et pourquoi tu te sens mal maman ?

Bernadette : Et bien si tu veux tout savoir, je me sens seule, rejetée et humiliée...

Eugénie (*après une pause*) : Mais encore maman... Je suis là maintenant je t'écoute.

Bernadette (*s'énervant*) : Tu m'écoutes MAINTENANT ! Mais tu m'as abandonnée Eugénie. Tu es partie, sans rien dire à personne. Pouf, comme ça, le lendemain de la mort de ton père. Comment as-tu pu me faire ça ?

Eugénie : C'est une blague ta question ? Je t'avais prévenue que j'allais partir maman.

Bernadette : Tu sais, j'étais vraiment morte d'inquiétude. Et là, tu débarques de je ne sais où et tu voudrais que je sois heureuse de te revoir.

Eugénie : Toutes ces années passées ne t'ont pas rendue plus ouverte à la discussion hein, toujours la faute des autres, jamais la tienne.

Bernadette : Mais enfin, c'est toi qui es partie Eugénie, c'est toi !

Eugénie (*l'imitant*) : Et si je suis partie c'est à cause de toi maman, de toi !

On sonne à la porte

Bernadette : Mais enfin ça n'arrête plus aujourd'hui.... Qui cela peut être maintenant ?

Eugénie : D'aussi loin que remonte mes souvenirs, tu as toujours aimé recevoir des gens, je dirais même préférer recevoir des gens, plutôt que de t'occuper de moi, et on l'entendait 10x par jour cette sonnette de malheur. Pourquoi cela t'ennuie de l'entendre aujourd'hui ?

Bernadette (*fait les gros yeux*) : Parce que là, ce n'est pas le moment.

(Elle sort par le hall)

Eugénie (*En faisant le tour de la pièce*) : Rien n'a changé ici, tout est resté à la même place au millimètre près.

Entrée de Bernadette et de Pablo porte du hall d'entrée. Il est habillé sportif plutôt cycliste collant. Porte une grosse bague assez voyante.

Pablo : Hooo Bernie Chérie, je suis désolé de mon retard. J'ai eu un souci avec Brutus, tu te rappelles Brutus ? Mon chat ! Ce matin, il avait disparu, je l'appelais mais pas moyen de le trouver. C'était la panique totale ! Tu me connais, j'ai failli mourir étouffé, j'arrivais plus respirer. Et tout ça pour le retrouver 3h plus tard, chez la voisine, dans les bras de sa fille de 4 ans qui l'avait catnapper pour le...

Bernadette (*lui coupe la parole*) : Catnapper???

Pablo : Oui, elle l'avait catnappé pour jouer à la dinette. Franchement, je sais qu'il est gentil mon Brutus, mais lui faire subir ça.... Ho mon pauvre bébé d'amour.

Bernadette : Et bien quelle aventure !

Pablo (*voyant Eugénie*) : Bonjour jeune demoiselle, on ne se connaît pas. Je suis Pablo, Pablo Del Fuego (*sur un ton fougueux et lui prenant la main*), coach sportif, j'aurai quelques conseils à vous offrir si vous me le permettez.

Eugénie : Salut Pablo ! C'est gentil, mais non merci. C'est une sacrée bague que vous avez là.

Pablo : Juste un vieux bijou de famille. Elle appartenait à mon grand-père.

Bernadette (*froide*) : Pablo, je te présente Eugénie... ma fille.

Pablo (*avec de grands yeux*) : Quoi ? Elle est revenue ? Heueueu je veux dire... wouaaaa super, elle est enfin revenue, et elle a l'air en pleine forme. Quelle bonne nouvelle. Tu te faisais tellement de souci pour elle, n'est-ce pas Bernie ?

Bernadette : Oui ! Non !... Heu oui ! Si, bien sûr que je me faisais du souci. 15 ans sans nouvelles, c'est long. On se demande ce que sa fille peut devenir. Mariée ? Célibataire ? Avec ou sans enfants ? Institutrice ? Coiffeuse ? Banquière ? SDF ? Froide au fond d'un trou ?

Eugénie (*ironique*) : Je me rappelle maintenant d'où me vient ce don de toujours tout exagérer ! Alors si tu veux vraiment tout savoir (*prenant un ton grave*) j'étais en couple avec Samuel, on était ...

Bernadette (*qui la coupe*) : Ça, je le savais déjà ! Et il t'a mise à la porte parce que tu es une femme profiteuse et ingrate. Tu as quelque chose de nouveau à m'apprendre ?

Eugénie (*attristée*) : Tu es vraiment d'une méchanceté avec moi, je me demande bien pourquoi je suis revenue... Bon, je vais aller me préparer UNE chambre. Ne m'attends pas pour dîner, j'ai perdu l'appétit. Bonne journée Pablo, je suis ravie de vous avoir rencontré.

Eugénie sort vers les étages.

Pablo : Tu n'as pas été très gentille avec elle Bernie chérie.

Bernadette : Elle a toujours été beaucoup trop sensible. Pourtant, j'ai essayé de lui forger le caractère, mais apparemment, pas assez.

Pablo : Je te trouve quand même un peu dure et si tu as été comme ça avec elle toute son enfance, je comprends qu'elle ne t'ait pas donné signe de vie ces dernières années.

Bernadette : Qu'est-ce que tu racontes Pablo, de quoi tu te mêles. Déjà, ce n'est pas elle qui a décidé de ne pas donner de nouvelles. C'est moi qui lui ai dit, si tu pars, je ne veux plus rien savoir à ton sujet. Et c'est ce que j'ai fait. Quand son Samuel appelait, je lui disais que les nouvelles concernant Eugénie ne m'intéressaient pas. Ça me fait penser que le mois dernier, il n'a pas appelé...

Pablo : Tu ne voulais plus de nouvelles de ta fille mais tu as laissé son mari t'appeler tous les mois ?

Bernadette : Non, pas tous les mois... Tous les 3 mois, et on parlait pluie et beau temps. Dès qu'il essayait d'évoquer un sujet concernant Eugénie, je lui raccrochais au nez. Et pour ton information, ils ne sont pas mariés.

Pablo : Comment pourrais-tu le savoir vu que tu n'as écouté aucune nouvelle. Si ça se trouve, ils sont mariés et ont des enfants. Et si ça se trouve aussi, ils ont emménagé à 1h d'ici, mais toi, tu as raté tout ça parce que tu es trop bornée ma Bernie.

Bernadette (*au fur et à mesure on sent qu'elle n'est plus sûr de ce qu'elle dit*) : Non, je suis sûr que Samuel m'aurait envoyé un faire part de mariage ou de naissance ou qu'il aurait réussi à me glisser la nouvelle au téléphone avant que je ne lui raccroche au nez. Alors, je l'aurais rappelé, et je lui aurais dit que je venais avec plaisir amener ma fille devant l'hôtel ou voir mes petits-enfants grandir.

Pablo : Tu n'en as pas vraiment l'air sûr pour finir.

Bernadette (*se reprenant*) : Si j'en suis sûre et certaine, elle ne m'aurait pas fait ça.

Pablo : Alors, tu devrais ravalier un peu ta fierté ma Bernie et aller lui parler. Parce que j'ai le sentiment que ta fille ne va pas bien et qu'elle a peur de t'en parler. Et si tu la repousses encore une fois, alors qu'elle est revenue parce qu'elle a besoin de toi, tu risques qu'elle s'en aille vraiment pour toujours.

Bernadette : On verra ce que je peux faire.

Pablo : J'ai comme l'impression que ce n'est pas le bon jour pour notre petite séance de sport. On peut reporter à demain si tu préfères.

Bernadette : Ho mon Pablo, oui merci, tu me comprends si bien. Mais crois-tu que je pourrais quand même avoir mon petit massage sans avoir fait mes exercices ?

Pablo : Pas de bras, pas de chocolat !

Bernadette (*minaudant*) : S'il te plait, mon Pablo. Tes doigts sur ma peau seront mon seul plaisir de la journée et c'est une journée qui risque d'être bien longue.

Pablo : Bon d'accord, mais en échange, promets-moi de te donner à fond demain.

Bernadette : Promis !

Roucoulements de Bernadette pendant qu'elle va s'installer près de lui sur le canapé. Pablo lui prend les 2 jambes et lui masse les mollets.

Bernadette (*soupir*) : humm Pablo, tu as des doigts de fées... Quel bonheur, je suis au paradis. Je ne sais pas ce que je ferais sans toi. Tu es mon seul ami proche. Même encore plus proche qu'un ami, mon Pablo, n'est-ce pas ?

Pablo : Voyons Bernie, ce n'est pas vrai ce que tu dis. Tu as Christine comme amie, tu la connais même depuis plus longtemps que moi. Puis, il y a Alfred aussi, depuis le temps qu'il travaille ici, vous avez dû devenir proches. (*Plaisantant*) Il doit connaître tous tes petits secrets, même les plus honteux, non ?

Bernadette : Oui, Christine est mon amie, mais je la soupçonne de me manipuler pour que je lui lègue le manoir. Et avec Alfred, ce n'est pas pareil non plus, c'est mon majordome et depuis que sa femme est malade, il n'est plus le même, il ne parle lui aussi que du manoir.

Pablo : Ah bon, Christine s'intéresse à ton manoir, tu en es sûre ? Et Alfred aussi ?

Bernadette : Oui, mais ne t'en fais pas, tu sais que j'ai déjà changé mon testament pour qu'il te revienne. Tu pourras enfin ouvrir ta salle de fitness et donner de vrais cours.

Pablo : Tu es tellement généreuse avec moi.

Bernadette (*se jetant sur Pablo*) : Ho mon Pablo, quand est-ce qu'on va passer à la vitesse supérieure tous les deux ? Je n'en peux plus d'attendre, nos rendez-vous téléphoniques, c'est super, mais ce n'est pas la même chose que de sentir la chaleur de ta peau, ton parfum, ...

Pablo (*qui la repousse*) : Attention ma Bernie Chérie, on pourrait nous surprendre. Maintenant que tu m'as mis comme héritier, je ne voudrais pas qu'on pense que c'est à cause de notre relation,

qu'on t'accuse d'être aveuglée par tes sentiments ou autres méchancetés que les gens pourraient inventer s'ils savaient pour nous deux.

Bernadette : Ho oui pardon, tu as raison. Il vaut mieux que tu t'en ailles alors, parce que je ne pourrais pas me retenir encore longtemps.

Pablo : Oui tu as raison, il faut que je parte parce que, moi non plus, je ne vais pas savoir me retenir plus longtemps. (*Clins d'œil, envois de bisous*) A demain ma Bernie d'amour.

Bernadette : A demain mon Pablo. (*Elle lui renvoie ses baisers*)

Pablo sort

Bernadette : Allez, on va aller voir ce qu'il reste dans le frigo, et se préparer à dîner vu qu'on a un empoté et une malade. Ils ont la belle vie, être payés à se reposer. Puis, une bonne douche froide, j'en ai bien besoin.

Bernadette sort en cuisine.

Scène 4

Alfred entre par la porte de l'étage, avec quelques affaires dans les bras (plaid, magazines, chips)

Alfred (*va vers la Joconde*) : Toututiloutoutilou.... Voilà... j'ai d'quoi faire pour mon prochain tour de garde...

Au moment où il veut ouvrir le tableau, entre Eugénie. Alfred se rattrape comme il peut avec les affaires dans les bras.

Eugénie : Ha Alfred, je suis si contente de te revoir. (*Le serre dans ses bras*) Ca fait tellement d'années, tu m'as manqué.

Alfred : Heuuu bonjour M'dame heuu... Pardon, mais vous z'êtes ?

Eugénie : Tu ne me reconnais pas ? Je n'ai quand même pas tant changé, si ? C'est moi Alfred, c'est Eugénie.

Alfred : haannn Mam'selle Eugénie, et ben dis donc, vous z'êtes une vraie dame maintenant. Regardez-moi ça. Qu'vous êtes belle.

Eugénie : Merci Alfred.

Alfred : Han, quand j'avais dire à l'Adélaïde que vous z'êtes revenue, elle va être folle de joie. Vous savez, z'êtes comme une fille pour elle.

Eugénie : Oui, elle a toujours pris soin de moi comme une maman. Heureusement qu'elle était là, mon enfance n'aurait pas été pareil sans elle. J'ai appris qu'elle était malade.

Alfred (*gêné*) : Ha heu oui oui, malade.

Eugénie : J'espère qu'elle va réussir à s'en remettre, elle a toujours été une femme forte, je ne l'ai jamais entendu se plaindre.

Alfred (*toujours gêné*) : Oui une femme forte, très forte mon Adélaïde. Une Wonder Adélaïde.
(Pause) Mais maintenant qu’j’y pense, c’est y surement d’vous que m’dame la Baronne parlait t’à l’heure... La nouvelle importante et pas très réjouissante...

Eugénie : Hho Alfred, vous n’allez pas vous y mettre. Ce n’est déjà pas facile de supporter ma mère, alors si vous aussi, vous commencer à me dire des méchancetés, je vais raccourcir mon séjour.

Alfred : Ho non non Mam’selle Eugénie, j’vous prie de m’excuser, j’faisais que d’répéter les mots de m’dame la Baronne. Moi j’suis plus qu’heureux d’vous revoir.

Eugénie : C’est des affaires pour Adélaïde que vous avez là ?

Alfred : Heueu nooonnnn... J’allais les ranger.

Eugénie : Et bien ne vous donnez pas cette peine. J’avais un peu froid tout à l’heure, un petit plaid ne sera pas de trop. (*Elle essaie de lui prendre la couverture*)

Alfred (*qui essaie de la garder*) : Si vous voulez, j’peux vous allumer l’chauffage.

Eugénie (*qui arrive à avoir la couverture*) : Non, ce ne sera pas nécessaire, pas de gaspillage d’énergie, la couverture suffira. Ha tiens ! Des chips. J’étais justement descendue parce que j’avais un peu faim. (*Elle essaie de lui prendre les chips*)

Alfred (*qui essaie de les garder*) : Si vous voulez, j’peux vous préparer un petit en-cas. J’suis pas aussi bon cuisinier que l’Adélaïde mais...

Eugénie (*qui arrive à avoir les chips*) : Non merci, ne vous dérangez pas pour moi, ce petit sachet de chips fera très bien l’affaire. En plus, je n’ai pas envie de croiser ma mère. Ha tiens ! Des magazines. Ça pourra m’occuper jusque demain. (*Elle essaie de lui prendre les magazines*)

Alfred (*qui essaie de garder les magazines*) : Si vous voulez, j’peux vous brancher l’télé dans vot’chambre. Y a un bon film ce soir sur...

Eugénie : Non merci, la télévision, ce n’est pas trop pour moi. Les magazines, c’est parfait. Je remonte avec ces petits trésors. Merci Alfred.

Alfred (*qui se retrouve dépouillé*) : Ho ben, d’rien, avec plaisir mam’selle Eugénie.

Eugénie s’en va vers les étages.

Alfred (*tout triste*) : J’avais pris des heures à chercher ces trésors, pourquoi j’suis pas passé par l’aut’e côté moi. (*En fouillant la poche de sa veste, il sort une flasque*) Ouf, il m’reste le plus important. (*Il l’a débouchonne et avale une grosse gorgée*)

Eugénie revient. Alfred est de dos, il manque de s’étouffer et cache sa flasque dans le dos.

Eugénie : Dites Alfred ? C’est quoi ce magazine ?

Alfred (*en rangeant discrètement la flasque*) : Ha heueueu j’sais pas... vous parlez d’quel magazine Mams’elle ?

Eugénie : Ce magazine !

Alfred (*tout gêné*) : Non, non, j'vois pas du tout d quel magazine vous parlez.

Eugénie : Enfin Alfred, ne soyez pas gêné, il ne faut pas avoir honte. Tout le monde a le droit d'avoir ses petits secrets. C'est vrai que... le tricot, c'est plutôt un truc de femme, même si les plus grands créateurs de mode sont des hommes.

Alfred (*soulagé*) : Ah oui, l'magazine de tricot. (*Au public*) L'aut' est déjà ranger dans mon appart. (*A Eugénie*) En fait, c'est celui de m'dame Dupale. Elle a oublié de l'ranger, il traînait dans la salle de bain.

Eugénie : Comment cela se fait-il que Mme Dupale laisse trainer ses affaires dans la salle de bain ?

Alfred : Ho vous savez, Mams'elle Eugénie, d'puis quelques années, elle vit une fois ici, une fois dans son appartement, une fois ici. Elle a apparemment du mal d'vivre seule depuis qu'son mari l'a quittée.

Eugénie : Pourtant, elles ne s'entendaient pas si bien que ça quand je vivais ici. Je me rappelle, avant chaque réception, maman disait toujours (*en imitant Bernadette*) : l'excentrique prétentieuse, avec tous ses bracelets tellement chers qu'ils pourraient nourrir tout un pays du tiers monde, va encore nous faire la démonstration de son incroyable intelligence, en nous vantant toute la soirée, les endroits si merveilleux que son mari lui fait découvrir.

Alfred : Depuis la mort de m'sieur Le Baron et vot' départ soudain, elles sont d'venues amies. Et elles sont d'venues encore plus proches quand le mari de m'dame Dupale est parti et l'a laissé sans l'sou. Moi, j'la soupçonne de vouloir mett' la main sur l'héritage.

Eugénie : L'héritage ! Mais je suis là moi, je suis encore une De Galantois sauf preuve du contraire et je ne suis pas morte.

Alfred (*vers le public, réfléchit et change de visage en comprenant*) : Ben oui, c'est y vrai ça, on avait pas pensé nous qu'l'Eugénie elle r'viendrait... Ca complique tout.

Eugénie (*se reprenant*) : Mais je ne suis pas revenue pour ça. Bon, je remonte dans ma chambre Alfred, je n'ai pas envie de tomber sur maman. A tout à l'heure.

Alfred : A t'à l'heure Mams'elle Eugénie. Bonne sieste.

Eugénie sort vers les étages.

Alfred (*sort sa flasque*) : Quand j'vais raconter ça à l'Adélaïde.

Retour de Christine par la porte du hall, Alfred tourne le dos

Christine : Ha Alfred, vous êtes là.

Alfred (*qui manque de s'étouffer encore une fois*) : Mais y en a t'y une qui va réussir à m'tuer si ça continue (*A Christine en toussant*) M'dame Dupale, z'êtes d'jà de retour.

Christine : Oui, j'ai déposé les clés de Bernadette, j'ai été faire un double. Puis je m'inquiétais aussi pour elle. Sa fille est revenue comme ça, sans prévenir. Elle aurait au moins pu appeler avant. Ça ne se fait pas de se présenter comme ça, après tant d'années sans donner de nouvelles.

Alfred : Mams'elle Eugénie est une De Galantois, c'est sa maison ici.

Christine : Oui bien sûr, c'est la fille de Bernadette, mais cela ne lui donne pas tous les droits. Je pense à elle et à sa santé psychologique avant tout, mon petit Alfred. Elle a eu tant de mal quand Eugénie est partie et qu'elle soit revenue si brusquement, cela ne me plait pas.

Alfred : Comment ça, ça vous plait pas ?

Christine : Enfin, je veux dire, je trouve cela étrange que pendant 15ans on n'ait pas de nouvelles, puis que d'un coup elle réapparaisse et qu'on ne sache pas pourquoi. N'est-ce pas mon bon Alfred ? On ne sait pas ENCORE pourquoi ?

Alfred : Si c'est y des informations qui vous intéressent m'dame Dupale, j'en ai pas à vous donner. Mams'elle Eugénie elle a 'core rien dit sur les raisons d'son retour, sauf qu'elle était pas r'venue pour ça.

Christine : Pas revenue pour "ça" ? Elle voulait dire quoi en disant "ça" ?

Alfred : On discutait qu'elle était encore, sauf preuve du contraire, une De Galantois et que...

Christine (*lui coupant la parole*) : Ha je le savais, elle est de retour pour réclamer son héritage, elle va nous ruiner...

Alfred : ... ruiner m'dame la Baronne...

Christine : ...Elle va vouloir s'emparer de notre manoir...

Alfred : ... LE manoir de m'dame La Baronne...

Christine : ... Elle va nous jeter à la rue...

Alfred : ... VOUS j'ter à la rue...

Christine (*criant presque*) : Alfred ça suffit avec vos commentaires. Vous commencez sérieusement à m'énervé !

Alfred : Veuillez m'excusez m'dame Dupale, mais j'ai l'impression qu'vous vous emballez un peu vite. La mams'elle Eugénie elle a dit qu'elle était pas là pour ça.

Christine : Ne soyez pas si naïf mon petit Alfred, elle n'est sûrement pas revenue pour l'amour de sa mère. Toute cette histoire me donne la migraine. Allez me chercher une aspirine.

Alfred : J'rappelle à m'dame Dupale que j'suis pas à ses ordres. J'travail pour m'dame La Baronne.

Christine (*mielleuse*) : Oui, pardon mon petit Alfred... Est-ce que cela vous dérangerait d'aller me chercher une aspirine.... S'il vous plait ? Je commence une migraine.

Alfred (*ironique*) : Mais bien sûr m'dame Dupale, avec plaisir. Et une aspirine pour m'dame et une !

Bernadette *revient de la cuisine avec sur un plateau, une casserole, des bols et des tartines.*

Bernadette (*Hurlant*) : Alfred !!! Ha tiens, pour une fois que vous êtes là. Venez donc m'aider.

Alfred (*en prenant le plateau*) : Oui m'dame La Baronne.

Bernadette : Tu as changé d'avis Christine ? Tu restes dormir ici ce soir ?

Christine : Oui, je m'inquiétais pour toi. Comment va Eugénie ? Tu as su lui parler ? Tu sais pourquoi elle est revenue ? Rien de grave j'espère ?

Bernadette : Cela fait beaucoup de questions en une fois ça...

Christine (*hypocrite*) : C'est que je suis tout excitée par cette nouvelle. Cela me fait tellement plaisir pour toi que ta fille soit revenue.

Alfred (*au public*) : Menteuse.

Bernadette : Cette nouvelle à l'air de faire plaisir à tout le monde... sauf à moi.

Alfred (*sourit au public*) : menteuse.

Bernadette : Tu veux dîner avec moi ? Ce sera soupe de carottes et tartines au jambon. Ce n'est pas grand-chose mais je n'ai pas le choix... (*en regardant Alfred*) Je n'ai toujours personne pour cuisiner...

Christine : Cela me va très bien. Je fais attention à ma ligne depuis ce matin.

Bernadette (*insistant*) : Je rêve d'un bon repas chaud !

Alfred (*ne comprenant pas tout de suite l'insinuation*) : Haaa heu si m'dame la Baronne le souhaite, j'peux d'mander une r'cette facile à mon Adélaïde et essayer d'cuisiner pour ce soir.

Bernadette : Oui, faites donc comme ça mon petit Alfred, merci.

Christine : Heureusement que j'ai commencé ce régime !

Bernadette (*En se dirigeant vers la salle à manger*) Allez à table, je vais bientôt m'évanouir tellement mon estomac crie famine.

Ils sortent par la salle à manger.

Scène 5

Entrée de Eugénie et Adélaïde, qui est en pyjama, par la porte des étages.

Eugénie (*aidant Adélaïde à marcher jusqu'au canapé*) : Viens t'allonger ici Addy. Il ne faut pas forcer dès les premiers signes de guérison.

Adélaïde (*s'allonge*) : Je vous remercie Mademoiselle Eugénie.

Eugénie : Tu sais, cela me fait vraiment plaisir de te revoir Addy.

Adélaïde : Pour moi aussi c'est un plaisir Mademoiselle Eugénie. Cela fait si longtemps que vous êtes partie. Comment allez-vous ? Qu'avez-vous fait depuis tout ce temps ?

Eugénie : Quand je suis partie avec Samuel, j'avais besoin de dépaysement. On est d'abord parti s'installer à Nice. Mais je n'arrivais pas à trouver mes marques, ni à me sentir chez moi. Alors, on

s'est trouvé un petit appartement en Alsace, Samuel a ouvert son restaurant et moi une boutique de décorations. On a fini par s'acheter une maison et on y était très heureux.

Adélaïde : Était ?

Eugénie : Oui, il s'est passé quelque chose avec Samuel.

Adélaïde : Tu es bien triste d'un coup, tu peux me raconter si tu veux.

Eugénie : Merci, mais c'est surtout à ma mère qu'il faut que je parle.

La porte du hall s'ouvre avec violence et fracas, entrée de Jacques-Henri un rien hystérique. Costume en tweed à carreaux si possible, béret et foulard.

JH : Où est-elle ? Mais où est-elle ? Ha elle est là... *(son visage à deux cm du sien pour l'inspecter correctement)* Mais oui c'est elle, c'est bien elle. *(la prenant dans ses bras)* C'est un vrai miracle !

Eugénie : Salut petit cousin, moi aussi je suis contente de te revoir.

JH : Mais qu'est ce qui t'es donc passé par la tête ? Tu n'as pas honte de nous avoir fait subir ça pendant tant d'années. Et ta mère t'y a pensé ?

Entrée de Bernadette, Christine, Alfred venant de la salle à manger.

Bernadette : Mais c'est quoi tout ce bruit ? Que ce passe-t-il ici ? Ha, c'est toi Jacques-Henri.

JH : Oui ma tante, je me suis mis en chemin dès que j'ai reçu ton sms. Je n'arrive toujours pas à y croire. Elle est revenue.

Christine : Et un vautour de plus au manoir.

JH : Toi, la vieille vénale, on ne t'a rien demandé.

Bernadette : Ho vous n'allez pas commencer tous les deux ! Il y a plus important tout de suite.

Alfred : Oui, arrêtez vos cris, c'est beaucoup d'stress pour mon Adélaïde. Comment ç'va ma pupuce ?

Adélaïde : Pour le moment ça peut aller, je suis bien installée... *(amusée en regardant JH et Christine)* comme devant un bon film comique.

Alfred *(amusé aussi il s'installe à côté d'Adélaïde et se mettent la couverture sur les genoux)* : Fais-moi une tite place...

Ils peuvent regarder la scène en moquant des autres.

Bernadette : Effectivement, Alfred a raison. L'état de santé d'Adélaïde requiert du calme et du repos.

JH : Je suis désolé ma tante, je ne suis pas venu pour me disputer mais c'est elle qui a commencé.

Christine : Et blablabla.

JH : Tu vois ! Et en plus elle continue cette mégère.

Christine : Tes insultes ne m'atteignent pas. Tu n'es qu'un mufle de bas étages.

JH : Mais ma tante, regardez comment elle me parle. (*A Christine*) Et toi, tu n'es qu'une maraude qui n'a pas sa place ici.

Christine : Parce que tu crois que t'y a ta place toi ! Pignouf !

JH : Tante Bernadette dites quelque chose, c'est votre amie mais elle dépasse les bornes, encore une fois.

Christine (*en l'imitant*) : Ho tante Bernadette, la vilaine bonne femme m'embête... Arrête de racuspoter, on dirait un gamin de 5ans dans une cour de récréation.

JH (*hystérique*) : Tante Berna...

Bernadette (*qui le coupe*) : STOP ! C'est fini maintenant. Ce combat d'insultes verbales commence à suffire.

Eugénie : Moi je trouve ça drôle. On peut peut-être lancer les paris ?

Adélaïde : Mais quelle bonne idée. Je parie une pizza maison que Monsieur Jacques-Henri trouvera l'insulte la plus sophistiquée.

Eugénie : Pareil, je tiens pour Jacques-Henri. Il va la ratatiner.

Alfred : Hé ho 'tendez, moi aussi j'mise sur M'sieur Jacques-Henri. (*A Eugénie*) J'l'aime pas la m'dame Dupale, elle se croit ici chez elle, ça lui fera les pieds.

JH : Merci, à défaut que ma tante soit de mon côté, je vous ai vous.

Christine : C'est une rébellion on dirait.

JH : Tu n'avais qu'à pas commencer. C'est toujours toi qui lancer les hostilités d'ailleurs. Et même si parfois cela m'amuse, je commence à trouver ces batailles ridicules. (*Comme s'il partait à l'assaut*) Aujourd'hui, je gagne la guerre.

Tous les autres s'installent aussi dans le canapé et peuvent manger chips ou popcorn, sorti de la veste d'Alfred.

Christine : C'est ce qu'on va voir, Tête de têtard.

JH : Ce ne sera pas toi la plus forte, vulgaire cloporte.

Christine : Je vais gagner, t'es poilu comme un chimpanzé.

JH : Toi gagner, jamais de la vie, tu bavasses comme une pie.

Christine : Tu ne me fais pas peur, grand dadet rouscailleur.

JH : Elle croit m'impressionner la petite mijaurée.

Christine : Tu ferais mieux d'aller prendre le bus, au lieu de jouer l'olibrius.

Les autres : Hououou

Bernadette : Joli ça.

JH : Attendez un peu.... (*Il relève ses manches*) Vous croyez avoir gagné Mademoiselle, mais vous n'êtes qu'une... (*théâtralement*) puterelle.

Christine (*cherchant ses mots*) : heu, ça ne se passera pas comme ça, heummm

Les autres : Hourra !!!!

Bernadette : Et le vainqueur est Jacques-Henri !

Eugénie : Eh bien, magnifique duel. J'aurais aimé avoir autant de répartie durant mon adolescence.

Bernadette : Pourquoi dis-tu ça ?

Eugénie : Tu sais, le prénom dont tu m'as affublé à la naissance m'a souvent porté préjudice...

Adélaïde : C'est pourtant un très beau prénom Eugénie.

Eugénie : Merci Addy, mais je ne suis pas du même avis.

Bernadette : Tu en connais très bien l'origine. J'adore Balzac et je trouvais ce prénom magnifique. Dis-toi que tu as de la chance.

Eugénie (*ironique*) : Ouuuuuii heureusement que j'ai de la chance ! (*En regardant le tableau*) J'aurai pu m'appeler... Joconde.

Bernadette : Je ne te le fais pas dire.

Christine : Moi, j'adore la mode mais je n'ai pas d'enfant. C'est bien dommage d'ailleurs, Coco et Chanel sont des prénoms magnifiques.

JH : J'aurai vraiment tout entendu !

Eugénie : Voilà les blagues que j'ai dû supporter toutes mes années d'écoles GRACE à ce beau prénom... "Dis Eugénie, t'aurais pas la réponse de la question 3 ? - Non, désolé je ne l'ai pas – Ben t'es pas censé être un heu génie toi ?"

Bernadette : C'est gentillet.

Eugénie : Ce n'est pas fini, il y a aussi cette blague bien connue... "Dis Eugénie, tu ne voudrais pas venir avec moi aux toilettes au cas où il n'y aurait plus de papier... De papier eugénique ?" Et les autres qui rigolaient et chantaient en coeur : "T'es du papier cul ! T'es du papier cul !"

Bernadette : Ha oui, effectivement... La méchanceté, ça peut laisser des traces.

Christine : Surtout quand il n'y a plus de papier... (*Bernadette la fusille du regard*) ... d'amitié. La méchanceté laisse des traces profondes, surtout si on n'a pas une vraie amie sur qui on peut compter.

Adélaïde : Je me rappelle, presque tous les jours, tu revenais en pleurant de l'école et je t'entendais crier dans ta chambre que tu avais horreur de ton prénom. Mais tu ne m'avais jamais expliqué pourquoi.

Eugénie : Ben voilà, maintenant vous savez tout.

Bernadette : Tu aurais pu venir m'en parler, j'aurai essayé de t'aider.

Eugénie : Comment ? On aurait fait changer mon prénom ! *(Coupant cours à la conversation)* Bon, cette petite bataille d'insultes m'a donné faim.

Bernadette : La table est mise à la salle à manger. Il reste un peu de soupe et des tartines au jambon si tu veux.

Eugénie : Ça fera l'affaire. Adélaïde, tu as faim ?

Adélaïde : Non, je n'ai pas d'appétit mais merci Mademoiselle Eugénie. Je vais plutôt remonter dormir, je me sens vraiment épuisée après tout ça.

Alfred : Si M'dame la Baronne le permet, j'vais aider Adélaïde à r'monter. J'viendrais débarasser quand vous aurez fini.

Christine : N'oubliez pas mon aspirine Alfred. J'ai toujours cette migraine et elle a carrément empiré.

Alfred *(en pensant cause toujours)* : Oui M'dame Dupale, l'aspirine...

Bernadette, Christine et Eugénie sortent vers la salle à manger.

Alfred : Quelle sale bonne femme celle-là. J'suis heureux qu'vous lui ayez rabaissé un peu son clapet M'sieur Passiflier.

JH : Je vous ai déjà dit de m'appeler Jacques-Henry.

Alfred : Oui c'est y vrai M'sieur Passiflier.

JH : Alfred !

Alfred : Heueu... M'sieur ... Jacques-Henry.

JH : C'est mieux.

Adélaïde : Quand je me trouve dans la même pièce que Christine, j'en ai les poils qui se hérissent.

JH : Oui, je ne l'aime pas beaucoup non plus, mais Bernadette a besoin de son amitié, allez savoir pourquoi.

Adélaïde : C'est la seule qui est venue s'enquérir de son état après la mort de Mr le Baron et le départ de Mademoiselle Eugénie.

JH : Alors qu'elles ne s'entendaient pas du tout avant. J'ai toujours dit que cela cachait quelque chose.

Adélaïde : Je crois qu'elle est là pour le manoir.

Alfred regarde Adélaïde avec de gros yeux.

JH : Oui voilà, c'est aussi ce que je pense mais je n'osais pas le dire. Je ne voulais pas passer pour un paranoïaque ou un semeur de troubles.

Alfred : Ha bon c'est y vrai ? Alors on aurait vu juste. Faut faire queq'chose pour l'empêcher d'arriver à ses fins et p'être prévenir m'dame la Baronne.

JH : Non, tante Bernadette ne voudrait rien entendre. Elles sont devenues beaucoup trop proches. On doit la jouer subtile.

Adélaïde : Aucune subtilité ne parviendra à convaincre Mme La Baronne. Je pense qu'on doit viser plus haut.

Alfred : Plus haut ?

Adélaïde : Oui. (*Froidement*) Mme Dupale doit nous quitter.

Alfred : Qu'est-ce que t'sous entends par là ma pupuce ?

Adélaïde (*toujours calme et froide*) : Qu'on doit la faire disparaître par n'importe quel moyen.

Alfred : J'comprends toujours pas... La faire disparaître ? (*Qui comprend*) T'veux la tuer ?

JH : Holà doucement les amis. J'espère que vous plaisanter là. Je ne suis prêt à tuer personne, aussi détestable soit-elle.

Adélaïde : Rassurez-vous Mr Jacques-Henri. Alfred n'a pas compris ce que je voulais dire (*Alfred regarde Adélaïde, il ne comprend plus rien, elle lui fait de gros yeux*) On doit la faire quitter le manoir, juste le manoir, bien entendu.

JH (*se grattant la tête en regardant les 2 domestiques*) : Cette discussion devient un peu trop bizarre à mon goût. Je vais rejoindre les autres et me prendre aussi un bol de soupe.

JH sort vers la salle à manger

Alfred : Ben ma pupuce, pouruquoi tu m'fais des blagues comme ça. Moi j'suis presque sûr d'avoir compris dans ton regard que t'voulais la liquider la Mme Dupale. Mais depuis quand on a décidé de jouer les Mr et Mme Smith.

Adélaïde : Depuis qu'on a plus le choix si on veut vivre, le reste de notre vie, sans être au service de quelqu'un.

Alfred : Mais quand même... des tueurs ? T'es sûr ?

Adélaïde : Certaine ! On le mérite ce manoir. On est au service de cette famille depuis des décennies. Mamie a travaillé ici et maman et papa également. Et le plus grave, c'est qu'ils étaient traités comme des chiens.

Alfred : Mais nous, elle nous traite bien m'dame la Baronne.

Adélaïde : Un peu mieux que ces prédécesseurs mais pas encore assez bien. Je ne veux juste plus être au service de quelqu'un.

Alfred : Mais ma pupuce, alors on peut partir s'tu veux. J't'emmène là où tu voudras, pas besoin d'tuer quelqu'un. C'est y quand même un peu extrême.

Adélaïde : Ce n'est pas juste quelq'un, c'est CETTE femme ! Je n'arrive plus la supporter, ni elle, ni la façon dont elle se comporte avec nous. Et la vieille qui ne voit rien. On doit faire quelque chose. Elle ne partira jamais d'elle-même.

Alfred (*réfléchissant*) : Et faut protéger Mam'selle Eugénie aussi, maint'nant qu'elle est d'retour.

Adélaïde (*surprise*) : Oui c'est vrai la Mademoiselle est revenue ! Mais on ne sait toujours pas pourquoi. Elle n'a pas voulu me le dire tout à l'heure, mais je soupçonne que cela doit être pour quelque chose d'important. Est-ce pour renouer des liens avec sa mère ? Je ne crois pas... Est-ce pour le manoir ? Peut-être... Est-ce pour nous annoncer une nouvelle ? Certainement, mais une bonne ou une mauvaise ? Nous allons devoir changer de tactique.

Alfred : Toi, t'as une nouvelle idée.

Adélaïde : Effectivement. A partir de maintenant, on met les bouchées doubles... J'ai une PFAGCA, Pneumothoraxie Fibroalvéolaire Aigue Galopante Contre-inversée Aggravée et c'est incurable.

Alfred (*au bord de l'évanouissement*) : Quoi ! Comment ! Mais qu'est-ce que c'est que ça ? Et d'puis quand ma pupuce et pourquoi t'as rien dit ? Quand est-ce que t'as eu l'temps d'aller au médecin ?

Adélaïde : Mais enfin Alfred, cesse de jouer à l'imbécile et suis un peu tu veux. MA MALADIE va devenir une PFAGCA (*Alfred hausse les épaules, Adélaïde s'énerv*) Notre plan Alfred !

Alfred (*comprenant*) : Haaaa ta double pneumonie à convulsions syncopantes réversibles non contagieuse va devenir une (*il détache bien les mots et lentement pour être sûr d'avoir bien compris*). Pneumothoraxie Fibroalvéolaire Aigue Galopante Contre-inversée Aggravée.

Adélaïde : Fibroalvéolaire et incurable.

Alfred : Pneumothoraxie Fibroalvéolaire Aigue Galopante Contre-inversée Aggravée et incurable.

Adélaïde : Fibro... al...vé...o...laire.

Alfred : Fibro...al...vé...o...laire. Pneumothoraxie Fibroalvéolaire Aigue Galopante Contre-inversée Aggravée et incurable.

Adélaïde : Laisse tomber, PFAGCA c'est très bien.

Alfred : J'vais bientôt commencer à me perdre dans tous ces changements moi. Et en quoi ça pourra nous aider qu'maint'nant ce soit une PFAGCA ?

Adélaïde : Encore plus de compassion, plus de sympathie, plus de honte à nous exploiter. Ils vont nous manger dans la main. Et la petite Eugénie se livrera plus facilement sur les intentions de son retour. J'ai besoin de savoir si elle est avec nous ou contre nous.

Alfred : Et si elle est cont'nous ? T'vas quand même pas vouloir l'éliminer elle aussi ? Holala et M'sieur Jacques Henry aussi ? Pourtant, t'as voulu lui avouer not' plan.

Adélaïde : Mais non, mais non, pas Jacques-Henry, il ne sera jamais le premier sur ce testament, quoi qu'en dise Bernadette. Je lui ai parlé de la Dupale pour voir s'il pouvait être de notre côté. Il aurait pu nous être d'une grande aide. Mais apparemment, c'est un couillon. Et rassure-toi, je ne ferais jamais de mal à la demoiselle Eugénie.

Alfred : T'promets ? Même si elle est r'venue pour d'bon et pour le manoir ?

Adélaïde : Mais enfin Alfred, je la considère comme ma fille, je ne pourrai jamais lui faire le moindre mal. Pour qui me prends-tu ?

Alfred : Et ben j'sais pas... j'sais plus. Tu parles d'assassiner une femme, méchante ok, mais ça reste une personne. Et t'es là, assise dans l'canapé, à parler froidement complot. Au début, c'tait marrant tout ça mais là, vraiment, j'te reconnais plus. T'as perdu la raison, ça doit être ça.

Adélaïde (manipulatrice) : Oui, tu as raison Alfredinounet, je suis désolée. Ça va beaucoup trop loin cette histoire, je vais me calmer et essayer de rester lucide. On ne peut quand même pas tuer Mme Dupale. Non, on n'est pas comme ça nous. Et avec le retour de Mademoiselle Eugénie, les choses vont peut-être s'améliorer. Je pourrais lui cuisiner des petits plats pour l'inciter à revenir vivre ici. Si c'est elle qui reprend le manoir, la vie redeviendra plus belle.

Alfred : Voilà, je r'trouve mon Adélaïde. J't'aime ma pupuce, j'veux pas t'perdre. (*Réfléchissant*) Du coup, j'sais plus... On doit toujours faire croire qu't'es malade ou pas ?

Adélaïde : Mais oui Alfred, je ne peux pas avoir guérie du jour au lendemain, cela serait suspect.

Alfred (déçu) : Ha... J'vais devoir faire le souper alors... Dis, est-ce que t'pourrais m'donner une recette facile à faire ? M'dame la Baronne en a marre d'se faire des tartines.

Adélaïde : Est-ce que tout le monde va rester manger ?

Alfred : Ho, surement qu'oui. M'sieur Jacques-Henry quand il est là, il r'part pas avant la nuit et la christine, elle va dormir ici, trop curieuse, elle va surveiller la mamselle Eugénie.

Adélaïde : Je vais me cacher dans la cuisine et je vais t'aider à préparer le repas. Ça fait beaucoup de monde à table, je ne voudrais pas que tu te plantes.

Alfred : Merci d'ton aide et surtout (*ironique*) merci d'ta confiance.

Adélaïde : Une bonne bouillabaisse tient, les deux vieilles, elles aiment bien ça. Il va falloir que tu ailles aux courses. Je n'ai plus de safran et il faut du poisson frais.

Alfred : T'es sérieuse ? T'as pas plus simple franch'ment. Du poisson pané, c'est'y très bien aussi non ? Et y en a dans l'congel. T'sais que j'déteste aller aux courses l'après-midi.

Adélaïde (ne prenant pas en compte son avis) : Et tu voudrais, en passant, acheter de la mort aux rats, j'en ai entendu dans le grenier, il faut s'en occuper au plus vite, avant de devoir faire appel à un dératiseur.

Alfred : Des rats au grenier ? C'est y bizarre, j'ai rien entendu moi. Pourtant l'chambre est juste en dessous. T'es sûr qu'c'était pas moi qui passait dans le passage secret ?

Adélaïde : Oui je suis sûr, c'est des rats, si je te le dis. Du coup, ramène carrément (elle compte sur ses doigts dans un coin) La vieille, la Dupale, le couillon x3 pour être sûr, (A Albert) 9 sacs, il faudrait bien ça pour tous les exterminer, vu le bruit qu'ils font, ils ont l'air énormes... Toi, tu vas donc aux courses et moi, pendant ce temps-là, je vais déjà aller peler les patates.

Alfred : On peut pas échanger ?

Adélaïde : Arrête de faire l'enfants tu veux. Je ne peux pas prendre le risque que quelqu'un qui connaisse la Baronne ou Christine me voit à la grande surface.

Alfred (*se dirige vers le hall*) : Bon ben, j'aurai essayé...

Adélaïde : Où tu vas par-là ?

Alfred : Ben aux courses... Pourquoi ? T'as changé d'avis, t'veux faire du poisson pané ?

Adélaïde : Le chariot est rangé dans l'arrière cuisine, tu sortiras par derrière... Et fais-toi une liste avant de partir, que tu checkeras au moins 4x là-bas, sinon il va me manquer un ingrédient, je te connais. (*Elle sort par les cuisines*)

Alfred (*grommelant*) : Haa les femmes...

Sortie d'Alfred par les cuisines.

Scène 6

Entrée d'Eugénie de la salle à manger.

Eugénie (*par la porte*) : Merci pour la soupe maman. (*Sur scène*) Quelle ambiance étouffante là-dedans. Ils vont en avoir encore pour un petit temps, Jacques-Henry c'est une vraie pipelette. (*Elle sort son gsm et compose un numéro*) Oui, c'est moi... Des nouvelles de Samuel ?... Il ne reviendra plus maintenant, c'est certain. Je n'ai donc plus trop le choix. Je ne voulais pas en arriver là mais je ne peux quand même pas me retrouver à la rue. (*Elle tourne le dos à la salle à manger et ne voit pas Bernadette entrer*) Sinon, comment vous vous en sortez ? ... Et les loulous, ils vont bien ? Oui, Charly est une vraie tornade, surtout quand c'est l'heure des repas. (*Bernadette ressort*) S'ils font trop le bordel, vous pouvez leur donner un os à ronger ou leur jouet cuinant, ça les occupera. ... Ne vous tracassez pas, tout va bien ici. Je vais raccrocher maintenant, je suis presque sûr que les murs ont toujours eut des oreilles dans cette maison. (*Elle raccroche et retourne à la salle à manger*)

Pablo entre par le hall et inspecte la pièce en même temps qu'il téléphone. Habillé Jeans, chemise un peu ouverte

Pablo (*chuchotant*) : C'est moi, je suis là... Comment ça, où ? ... Ben ici au manoir... dans le salon...
JH sort de la salle à manger.

JH (*au téléphone*) : Mais enfin, mais t'es malade ou quoi ? (*Range son téléphone*) Qu'est-ce que tu fais ici ?

Pablo : (*toujours au téléphone*) : Ne te fâche pas mi amore, je venais juste aux nouvelles.

JH (*regardant Pablo affectueusement*) : Tu sais, tu peux raccrocher maintenant.

Pablo : Ha heu oui désolé (*il range son téléphone*) c'est que je suis trop stressé. Tu m'as laissé seul, caché dans la voiture, sans me donner de nouvelles, alors je m'inquiétais. Et comme tu ne m'as pas répondu directement, je me suis permis d'utiliser la clé que tu m'as donné pour entrer.

JH : T'inquiéter ne te donne pas le droit de débarquer comme ça enfin. Imagine ! Si quelqu'un t'avait vu. Cette folle de Christine par exemple. Je ne lui ai pas volé sa clé pour qu'on se fasse prendre après.

Pablo : Quoi ? Tu lui as volé SA clé ? Moi qui croyais que tu avais été me faire un double par amour. Je me sens blessé Jacky.

JH : Ho toi et ta sensiblerie ! Je suis désolé de ne pas avoir été honnête sur la provenance de cette clé. Je te promets qu'au départ, mon intention était sincère et que je voulais vraiment aller chez le serrurier faire un double.

Pablo : Alors pourquoi tu as changé d'avis ? Et tu aurais pu me prévenir.

JH : Ce qu'il y a, c'est que hier, quand je suis arrivé, j'ai vu le sac de Christine sur la table basse et je n'ai pas pu résister à l'envie. Je me suis dit, mon petit Jacky, vole-lui ses clés à celle-là, et hop d'une pierre deux coups, cela lui fera les pieds et moi, ça m'évitera de rouler jusqu'en ville.

Pablo : Bon, si c'était pour casser les pieds à la mégère, je te pardonne, mais jure-moi de ne jamais recommencer.

JH : Je te le jure mi amore, je ne volerai plus jamais personne.

Pablo : Mais non ! De mentir, jure-moi de ne plus jamais me mentir.

JH (*se tournant pour montrer au public qu'il croise les doigts dans le dos*) : Hum, d'accord Pablo, je ne te mentirai plus jamais. Ça te rassure ?

Pablo : Merci... Alors ? Tu as pu parler avec ta cousine ? Elle va bien ?

JH : Elle a l'air d'aller bien, oui, mais je n'ai pas encore pu lui parler en privé. Tout le monde tourne autour d'elle comme des mouches autour d'une bouse de vache.

Pablo : Très sympathique de comparer ta cousine à de la merde. Tu aurais pu trouver une autre métaphore.

JH : Comme des chiens autour d'un morceau de viande. Comme des papillons de nuit autour d'une lumière. Non plus... ha voilà, comme des abeilles autour d'un pot de miel. Ça te va, c'est assez poétique pour monsieur.

Pablo : Oui, c'est bien plus joli. En tout cas, j'espère qu'elle n'est pas revenue pour le manoir. Même si ça devient lourd ce petit jeu entre Bernadette et moi, ça m'amuse aussi beaucoup.

JH : Ça t’amusera moins le jour où elle te sautera dessus pour de bon. J’imagine déjà la scène.

Pablo : Effectivement, là ça ne m’amusera plus du tout même, mais je ne pense pas qu’elle oserait ?

La porte de la salle à manger s’ouvre et on entend Bernadette. JH pousse Pablo à terre derrière le canapé.

Bernadette (off) : Tu es sûr de ne pas vouloir venir te promener et prendre un peu l’air avec nous ?

Bernadette et Christine entre sur scène.

Bernadette : Alors Jacques-Henry, rien de grave ce coup de téléphone j’espère ? Tu avais l’air énervé. *(Elle avance vers la porte du hall et derrière le canapé)*

JH (lançant des coups d’oeil inquiets vers le canapé) : Ha heu non non rien de grave, ça devrait bientôt s’arranger, enfin... j’espère que cela n’engendrera rien de grave.

Bernadette tombe sur Pablo.

Bernadette : Ho Pablo !? Mais que fais-tu par terre ? (Pablo se relève tout penaud) Tu te cachais ?

JH/Pablo : Oui/Non

Christine : C’est oui ou c’est non ?

Pablo : Non Jacques-Henry plaisantait, je refaisais simplement le lacet de mes chaussures.

Bernadette (suspicieuse) : Peut-être que tu ne te cachais pas à proprement parler mais j’ai quand même l’impression que tu me caches quelque chose.

Plus personne ne dit rien et Pablo et JH se regarde puis regarde Bernadette.

Pablo : Non, rien du tout ma Bernie Chérie.

Bernadette : Qu’est-ce que tu fais là ? Je n’ai pas entendu la sonnette.

JH : J’ai dû sortir dehors car je n’avais pas de réseau ici, Pablo est arrivé au même moment alors je l’ai fait entrer.

Nouveau silence et Bernadette regarde les deux hommes.

Christine : Nous allons nous promener dans le jardin, vous voulez nous accompagner ?

JH/Pablo : Non/Oui.

Christine : Décidément, il faudrait une fois réussir à vous mettre d’accord tous les deux.

Bernadette : Je n’ai plus envie de me balader de toute façon. Tu n’as qu’à y aller toute seule.

Christine : Mais je ne trouve pas que c’est très agréable de se promener toute seule, avec qui je vais discuter.

Bernadette : Aves les roses... Elles ne pourront ni te répondre ni te contredire mais elles ont autant d'épines que toi, vous devriez vous entendre.

Christine : Je vois que tu es énervée mais je ne comprends pas trop pourquoi... Ce n'est pas grave, quand tu seras calmée, tu me feras signe. Du coup, vous m'accompagnez les garçons ?

JH et Pablo se regardent et Pablo hausse les épaules.

JH (sourir) : Bon ok, je t'accompagne. L'air est malsain par ici.

JH et Christine sortent par le hall.

Bernadette : Ce n'est pas une bonne idée ces deux-là sans surveillance.

Pablo : Ils s'en sortiront bien cinq minutes... Alors ma Bernie, que ce passe-t-il ?

Bernadette (après un temps) : Je vois bien quand tu me mens et je n'aime pas ça.

Pablo : Mais qu'est-ce que tu vas t'imaginer ?

Bernadette : Ho arrête Pablo, ne me prends pas pour une imbécile. Notre petit jeu, ça m'amuse beaucoup, mais je sais bien que cela n'ira jamais plus loin. Te façon de me regarder et de le regarder lui, c'est différent, je le vois bien.

Pablo : Bernie, tu es en train de me faire une crise de jalousie où je rêve.

Bernadette : Une crise de jalousie ? Moi ? Non, non, je suis beaucoup trop vieille pour ce genre de chose, ce sont les gamines qui sont jalouses, celles qui n'ont pas encore la maturité nécessaire pour s'aimer telle qu'elles sont.

Pablo : C'est toi qui mens là. Ecoute, depuis le temps que je viens ici, je me suis lié d'amitié avec toute la maisonnée, même avec cette folle de Christine, et là, Jacques-Henry ne faisait que me couvrir rien de plus.

Bernadette : Te couvrir ? Mais qu'as-tu fais ?

Pablo : Je me suis introduit dans la maison par... Comment pourrait-on dire ? ... Effraction ? C'est un peu exagéré comme mot, je n'ai rien cassé, ni vandalisé hein rassure toi, mais ce n'est pas Jacques-Henry qui m'a fait entrer.

Bernadette : Et tu es entré comment alors ? Ne me dit pas par la porte de services des cuisines, ça voudrait dire que cet imbécile d'Alfred l'aurait mal fermée.

Pablo : Non, non Alfred n'a rien oublié de fermer, en fait heu... C'est Jacques-Henry qui avait mal fermé la porte d'entrée en arrivant précipitamment. On voulait se couvrir mutuellement en fait, voilà.

Bernadette : Mouai. Je tirerais quand même les oreilles à Jacques-Henry, cela aurait pu être un inconnu qui se faufile par la porte, pour nous attaquer pendant notre sommeil.

Pablo (*minaudant*) : Ne sois pas trop dure avec lui, il était tellement content de pouvoir revoir Eugénie.

Bernadette : D'accord, alors je ne lui dirais rien du tout. Cette histoire restera entre nous.

Eugénie sort de la salle à manger.

Eugénie : Tu es toujours là maman, je croyais que tu voulais aller prendre l'air.

Bernadette : J'ai changé d'avis, je n'en ai pas le droit ?

Eugénie : Si si, chacun ses droits et ses propres choix.

Bernadette : Pour une fois que tu dis quelque chose d'intelligent.

Eugénie : Pffff, tout compte fait, j'ai besoin de prendre l'air, je vais aller rejoindre les autres.

Pablo : Je vais vous accompagner si cela ne vous dérange pas, nous pourrions faire plus ample connaissance. J'ai hâte de découvrir la fille de la personne la plus remarquable que je connaisse (*// fait un clin d'oeil et envoie un baiser à Bernadette*)

Ils sortent par le hall.

Bernadette : Ils ne vont quand même pas croire que je vais rester ici à les attendre.

Elle les suit

Scène 7

Adélaïde sort des cuisines

Adélaïde : Les légumes sont finis, il n'y a plus qu'à attendre Alfred. J'espère qu'il m'aura trouvé de beaux poissons et surtout mon ingrédient secret. Il est bien trop gentil et trop naïf, je ne devrais pas l'associer à ça sans son accord, mais je le fais pour notre bien à tous. Puis, il ne sait pas mentir, ce serait trop dangereux de l'avertir. C'est décidé, ce soir, il ne restera plus que nous 2 et la Mademoiselle. On sera bien heureux juste tous les trois comme avant. Maintenant, il faut que je remonte avant que quelqu'un ne se doute de quelque chose.

Elle sort vers les chambres. Alfred sort des cuisines.

Alfred : L'courses l'après-midi... pffff ça m'a f'tigué... J'ai b'soin d'faire un'sieste (*il entre dans le passage secret*)

Bernadette revient du hall.

Bernadette (*hurlant*) : Alfred ! Aalllfreeeddd ! Mais il est passé où encore ce branleur de chandelier.

Elle va vers les cuisines.

Alfred sort d'abord du passage secret puis Bernadette sort des cuisines.

Alfred : Oui M'dame La Baronne

Bernadette : Ha Alfred... mais comment avez-vous fait ? Vous n'étiez pas là, il y a 10 secondes. Dites-moi quel est votre secret mon petit Alfred ?

Alfred : Quel secret M'dame ?

Bernadette : Cela fait 35 ans que vous êtes à mon service. Vous êtes toujours si discret et aussi très rapide quand je vous appelle. Mais depuis quelques semaines, c'est même presque instantané, vous êtes bientôt plus rapide que votre ombre. Comment faites-vous ?

Alfred (*tout fier*) : M'dame la Baronne a raison, c'est y mon p'tit secret.

Bernadette : Allez ne vous faites pas prier mon bon Alfred. Dites-le-moi, promis je ne le raconterai à personne.

Alfred : Tout comme un bon magicien, j'rèvélerai jamais rien. Vous m'avez appelé pourquoi M'dame la Baronne ?

Bernadette : C'est pour Christine et Jacques Henry... Je l'avais dit que c'était une mauvaise idée de les laisser seuls.

Alfred (*en se frottant les mains*) : Ah bon, ils s'sont entretués ?

Pour lire la pièce en entier, contactez l'autrice par mail
adamlaetitia@hotmail.be